

SUR RESERVOIR ROAD

Sur Reservoir Road, tôt, un peu de pluie  
et la promesse de courir ce matin à travers  
l'exil de la géographie et de la foulée.  
Ton esprit s'accroche à ton corps mobile.  
Autour du lac artificiel, sur la digue,  
les rafales du vent incohérent soulèvent la houle.  
Tu revois David, hier,  
ses yeux mouillés de vieil écrivain  
quand tu lisais en français l'intimité grave  
de ses poèmes d'une vie sur la côte Est.  
Tu cours et tu t'interroges : par quelle pierre,  
quel groupe d'arbres, quel visage croisé,  
sous quel regard sais-tu que tu es à Brookline,  
Massachussetts, ou à Orange, New Jersey ?  
Tes pas ? Des syllabes. Sur quelques mètres  
tu cales ta foulée sur les pentamètres  
du vieil homme. Tu dances ta danse  
maladroite et heurtée de l'universelle poésie.  
Tu cours, tu cours, boitant de ton pied droit ;  
Tu vas l'iambe.  
On pourrait trianguler deux points sur la carte,  
deux hommes, deux langues, obtenir  
une troisième position, ni anglaise, ni française,  
ni doloriste, une position compassionnelle sur la Terre.  
Tu cours, tu cours, tu as repris tes syllabes  
non accentuées, ta foulée légère. La pluie a cessé.  
Au retour, entre les maisons à bardeaux, les racines  
poussent leurs veines saillantes sur les trottoirs.  
Certaines colombes en deuil n'ont pas migré,  
leur plainte rythmée sort des buissons ;  
la salamandre découpe sa progression  
sur les terrasses, rapide et lente, rapide et lente.  
Tu n'en vois pas ce matin, il fait trop froid.  
Tout le monde trébuche, chacun sur ses vers.